

Personne ne soupçonne l'agréable frisson de peur quand mon regard plonge dans l'abîme du silence. Je reste longtemps à avoir envie de dire ce curieux apaisement qui me saisit lorsque le souvenir des heures de la vie s'enroule autour de cet entre-temps qui n'est plus silence et pas encore parole.

Très loin, au-delà du Temps, un cri, douloureusement naît. Et le silence, enfin, se révèle. Jusqu'à cet instant, une sourde rumeur flottait dans le silence non su, puis quand la rumeur s'amplifia, quand la rumeur eut rempli tout l'espace, elle explosa en un cri, et son intensité fut telle, qu'il étonna le silence qui suivit.

La parole, enfin incarnée, se mit à l'écoute d'elle-même, et dans le silence engendré, l'origine trouva sa place.

Alors, le désir me pousse de lire ce silence si particulier qui s'enfonce dans le livre non su et le silence se connaissant. Est-il silence ou parole ?

Il est mon cri au commencement de la vie, il est parole close dans le silence, avant que ne s'écartent devant mon corps, les ténèbres éblouissantes de secousses, qui m'ébranlent jusqu'à mon cri tu et quand l'abîme se mit à frissonner.

Dès lors, toute ma volonté s'est tendue vers le désir de réduire mon cri en une portion d'éternité individuelle pour capter le cri du silence dans lequel commence et s'achève l'univers. Dans quelle mouvante limite de la parole puis-je immobiliser ma vie pour enfin deviner le frémissement amorti du silence ?

Car le silence passe en silence, comme une ombre, sur la parole. Et lorsqu'il se perd dans la nudité aveuglante du mot, dans l'encre lumineuse de l'écriture, je comprends qu'il se perd dans l'amour de l'éternité. Il cherche sa voix, il balbutie, il bégaye et quand il est enfin pris par et dans la parole, il ne se reconnaît plus. C'est pourquoi, tout ce que je peux dire ou faire, doit pouvoir aider le silence de la parole à exister quelque part, hors de moi et s'épanouir en un rêve oublié, mais qui n'a pas disparu.

Comme cela est difficile de lire cet espace de silence contenu dans le cri et la fuite du temps, car si le son s'est effacé dans la mémoire, si le vocable s'est figé dans la création, il appartient encore à chacun d'entre-nous de se retourner vers l'origine, son origine. Alors, lentement, dans la parole qui se teinte de l'ombre du silence, j'explore précautionneusement mon cœur, sans parvenir tout à fait à déchiffrer ma propre énigme du silence.

Silence auquel j'ai donné mon enfance, afin qu'il frémit d'une longue douleur de vie, de parole et l'amener, doucement, à palpiter dans le sang du rêve. Pour qu'il ne doute plus de l'infinie beauté de la parole.

*
* *

Mon enfance, à l'ombre du silence, s'est décidée à s'ouvrir, quand, dans le tissu des mots qui m'enroulait, j'ai compris le long gémissement de la solitude du silence. Monde seul, celui de l'enfance ? Oui, tant qu'il n'a pas trouvé et reconnu son creux, son empreinte dans le silence. Et là, non plus en lutte contre le silence, mais avec le silence, voici l'enfance aux mains et aux yeux pleins de lettres, de mots, de phrases. De parole.

Mon silence d'enfant, ouvert sur une succession de vagues du silence et de la parole, qui jamais ne se répètent et viennent mourir dans l'ombre de ma vie, semble m'attendre, depuis toujours. Mais nulle ombre ne peut donner la distance entre la parole et le silence ; la parole humaine, même concentrée sur elle-même, ne peut entendre le silence si la rumeur de la vie ne promet pas un dialogue gémellaire.

Commencement incarné, mon être, porteur de la parole doit inviter le silence, jusqu'à éprouver le vertige de l'éternité, et dans l'onde du silence qui vient palpiter au bord de mon cœur, je me hâte d'êtreindre ce temps fuyant comme une ombre, qui trouve ensemble, mais déchirés par le cri, le silence et la parole.

Du seuil du livre de ma vie, je vois cette déchirure intérieure, et je m'engloutis dans l'impossible épreuve de lire l'écriture de l'éclat fugace du cri.

Dans le lieu matriciel du silence, j'entends battre le cœur d'une voix lointaine qui remplit mon âme de confusion. Je n'avance dans le présent, comme dans le passé, que par allusion, pour mieux dissiper toute maladie de la vie. Par ces petites nécessités de la recherche du temps silencieux, je tra-

vaille à déposer un fond sonore dans le déroulement de ma vie. Je sais que cette voix peut s'évanouir, comme versée au-delà de l'ombre, marquant pour moi, l'absence absolue du silence.

Cette absence sans limite, brûle la parole de ma vie.

Elle est l'unique témoin de ma souffrance. Elle est longue douleur blanche dans l'encre de l'écriture. Elle emplit mon silence. Et pour comprendre ce que je cherche, il me faudrait une expression, qui, si elle vacille sur le doute, finit par rencontrer une éternité fixe.

Un amour sans ombre.

Sans aube, ni crépuscule.

Mais je ne possède que mon ignorance, cette longue agonie de l'intelligence, pour accéder à ce lieu matriciel du silence où vient se refléter la parole. Réceptacle du cri, je ne connais que l'oubli qui se presse autour de lui, me pétrissant dans le sang de la vie, long commencement vers la mort. Dans cet espace, sans passé, sans mémoire, aux marges de la stupéfaction de la parole naissante, et qui a fini par aboutir dans une enveloppe, une peau qui est mienne, j'essaie d'être. J'essaie d'entendre le silence écoutant la parole dans la poussière du temps, et je ne parviens pas à fixer dans ce tourbillon aux confins de la parole, ma parole, pour continuer à vivre.

J'ai accepté le désert de l'attente dans le silence de l'écriture, captant ainsi chaque nuance, chaque pli de cette vie déserte, avec comme seul être, passant comme égaré dans la parole, mon silence.

*
* *

J'ai voulu cette enfance s'ouvrant sur le désert, dans lequel mon âme fuit, dans lequel ma pensée voltigeante et insaisissable, se joue de l'idée de la mort.

Pour comprendre le rêve de l'origine, ma vie se faufile, monte et descend dans le bruit du songe de la voix. Je répugne l'idée d'une vie où il me faudrait accepter la certitude scandée du temps. Je répugne à marquer l'endroit où le silence gît dans mon âme, quand je sais que le silence de la voix matricielle dans laquelle nous sommes jetés, puisse se taire. Car que m'importe que le silence et la parole gémellaires se taisent, peu m'importe que le silence ait projeté l'univers dans la parole brisée par l'onde du cri qu'est le silence, si mon ombre doit à tout instant s'éteindre, sans que jamais, j'ai la possible connaissance du cri sur le monde naissant, que parcourt le silence, et que continue la parole, fouillant ensemble les racines du cri.

Sans moi.

Me laissant seule face au frémissement du repli du temps. Pourtant, même en cet instant, je veux croire que je participe au repliement du voile silencieux que la parole, découvrant le fragment retrouvé du cri, de la lettre du cri. Je veux croire qu'en laissant tomber de mes mains, le livre du temps, s'esquisse un silence qui me ressemble, et qui évoque pour moi, ma ressemblance de la parole. Là où j'ai toujours placé ma vérité, petite chaleur de vie qui voltige autour d'une solitude mêlée.

Dans la solitude de l'humaine amertume, j'aspire à l'infini comme un amusement où la parole et le silence effacent l'oubli. Où, dans le ressouvenir gémellaire, la souffrance humaine ne se permettra pas de fleurir. Qu'à peine entrevue, cette possibilité se replie, et que naissent ainsi tous les possibles dont aucune imagination ne parvient à éclairer la nature.